



HAL
open science

Garder ses distances. (Dés)activation des réseaux communautaires et territoires migratoires, entre Mexique et États-Unis

Anna Perraudin

► **To cite this version:**

Anna Perraudin. Garder ses distances. (Dés)activation des réseaux communautaires et territoires migratoires, entre Mexique et États-Unis. Espace Populations Sociétés, 2017. hal-01652638

HAL Id: hal-01652638

<https://hal.science/hal-01652638>

Submitted on 30 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Espace populations sociétés

Space populations societies

2017-2 :

Mobilités, migrations internationales et réseaux sociaux : approches inter- et transnationales

Articles

Réseaux et dépassement des appartenances, de et par la mobilité

Garder ses distances. (Dés)activation des réseaux communautaires et territoires migratoires, entre Mexique et États-Unis

Keeping Their Distance. (De)Activating the Community Networks, Between Mexico and the U.S.

ANNA PERRAUDIN

Résumés

Français English

Fondé sur une enquête ethnographique menée en 2007 auprès d'un groupe indien mexicain, l'article porte sur les variations dans l'activation des réseaux communautaires observées dans différents lieux de la migration (villes mexicaines et Midwest, aux États-Unis). En analysant les interactions entre projets migratoires, réseaux et contextes locaux, l'article discute la forme de la communauté ethnique transnationale, centrale dans les travaux sur les populations minoritaires. Il montre d'abord que les nouvelles destinations des migrations latino-américaines aux États-Unis sont peu propices aux pratiques communautaires. Il met ensuite en lumière les motivations et les stratégies élaborées par les migrants qui souhaitent se distancier des réseaux communautaires, en soulignant le rôle d'acteurs-clés (passeurs, employeurs) et le poids du genre, du statut et de l'expérience migratoire dans ce processus. Compétence inégalement répartie, la capacité à (dés)activer les réseaux communautaires apparaît comme une composante à part entière du projet migratoire, orientant les mobilités et l'installation. La dimension dynamique et spatialisée des réseaux communautaires est ainsi mise au jour.

Based on an ethnographic survey conducted in 2007 of a group of indigenous Mexican migrants, the article deals with changes in ethnic network activations observed in various places of migration (Mexican towns, and those in the U.S. Midwest). Analyzing the interactions between migratory projects, networks and local backgrounds, the article discusses the layout of the “transnational ethnic network,” a cornerstone of the literature on minority populations. It first shows that the “new destinations” of Latin-American migrations to the U.S. are not favorable to community practices. It then sheds light on the motivations and strategies devised by migrants who wish to distance themselves from ethnic networks, highlighting the role of key actors (smugglers, and employers) in the status and migratory experience of this process. Finally, it discusses how some factors (gender, race, and migratory status) either facilitate or prevent separation from the group of origin. The capacity to (de)activate community networks seems a fully-fledged component of the migratory project, although such skill sets are unequally distributed. This capacity orients mobility and settlement according to local settings and migrants’ responses to them. Thus, the dynamic and geographical scope of transnational networks is brought to light.

Entrées d’index

Mots-clés : réseaux communautaires, migrations, transnationalisme, Mexique, États-Unis

Keywords : ethnic networks, migrations, transnationalism, Mexico, United States

Texte intégral

Introduction

1 « Plus on est loin des siens, mieux on se porte ». Cette formule provocatrice a scandé l’enquête de terrain que je menais en 2007 auprès de migrants mexicains dans le Wisconsin. Les pratiques de ces derniers témoignaient effectivement d’une distanciation par rapport aux membres de la famille ou aux personnes provenant du même lieu au Mexique, installés dans cette région : pas de vie associative fondée sur une origine géographique ou ethnoculturelle commune, peu de rencontres et de loisirs partagés, importante dispersion géographique. Tous les enquêtés étaient pourtant en situation irrégulière aux États-Unis, dans une vulnérabilité qui renforce a priori la nécessité de la solidarité communautaire. Par ailleurs, dans le groupe sur lequel portait ma recherche, constitué d’individus originaires de Santiago Mexquititlán (les « Santiaguenses »), une localité de l’État de Querétaro, on aurait pu attendre une mobilisation d’autant plus forte des réseaux communautaires que ses membres s’identifient et sont identifiés au Mexique comme indiens, un groupe minoritaire souvent analysé au prisme de la communauté¹. La notion, polysémique, renvoie alors à la fois à une forme d’organisation politique, économique, religieuse régie par le droit coutumier et au lieu d’origine qui fonderait l’identification ethnique. La vitalité de ces réseaux communautaires ethnicisés différencierait les groupes indiens d’autres populations, en particulier lors des migrations² [Arizpe, 1975 ; Gómez, 2014 ; Fox et Rivera-Salgado, 2004], si bien que, pour ces populations au Mexique, les qualificatifs d’ethnique et communautaire tendent à être utilisés comme synonymes, un usage auquel je me conformerai ici. Pourtant, l’enquête ethnographique conduite à Santiago Mexquititlán, Mexico et dans des localités du Midwest américain a révélé d’importants discours et pratiques d’individuation, principalement dans le Wisconsin. Cet article cherche donc à comprendre les variations dans l’activation des réseaux ethniques au fil du parcours migratoire. Comment expliquer que les réseaux ethniques soient inégalement réactivés au sein d’un même groupe social en fonction des lieux d’installation ?

2 Les travaux sur les migrations sont traversés par un débat sur la tension entre individuation et rattachement aux réseaux familiaux et communautaires. Une perspective classique, héritée de la sociologie de l’École de Chicago, a démontré

l'importance, aux différentes étapes de la migration, des réseaux ethniques construits autour du sentiment d'une appartenance partagée. Ceux-là permettent la mise en commun d'informations essentielles à la réalisation du voyage et à l'installation dans le pays d'arrivée, nourrissent les sociabilités quotidiennes, organisent l'entraide et les solidarités et expliquent la tendance des migrants originaires d'un même lieu à se concentrer dans les mêmes destinations. L'approche transnationale des migrations accorde également une place centrale à l'ethnicité dans l'expérience migratoire. Alors que le terme même de transnationalisme évoque des phénomènes de recompositions et d'hybridations identitaires, de nombreuses études de cas surestiment la place des réseaux ethniques dans la vie des migrants, en mettant en avant la continuité, l'intensité et la centralité des liens avec la localité d'origine et ses membres dans le pays d'installation [Waldinger et Fitzgerald, 2004]. La diffusion et le succès, en particulier dans la recherche anglophone, de la notion de communauté transnationale, renforce cet angle de lecture. Elle encourage en effet des glissements dans les échelles d'analyse, en désignant les migrants partageant tantôt une origine nationale, tantôt une origine locale [Faist, 2000 ; Schiller, 2015]. Fortement normative, la notion de communauté évoque par ailleurs une autonomie culturelle, un groupe clos et homogène, au détriment de la diversité des formes d'interaction entre les groupes ethniques [Riccio, 2001 ; Hily et Missaoui, 2002 ; Sainsaulieu *et al.* 2010].

3 À rebours de cette vision parfois réifiée de la communauté transnationale, d'autres travaux se sont attachés à relativiser la place des réseaux ethniques dans le projet migratoire. Dans le contexte de la globalisation et de sociétés modernes où les individus peuvent s'affilier à une pluralité de groupes d'appartenance, ils montrent que les expériences migratoires sont davantage caractérisées par des tentatives d'individuation que par le rattachement aux identifications pertinentes dans les sociétés d'origine. Par ailleurs, des migrants provenant de zones de conflits ou dont les nationalités d'origine exposent à des représentations négatives peuvent chercher à éviter d'être identifiés à leur groupe d'origine [Mahler, 1995 ; Guarnizo *et al.* 1999]. Comme l'ont bien montré les travaux d'Alain Tarrius, de nouvelles sociabilités se créent alors au cours du parcours migratoire. Valorisant des expériences partagées ou une culture cosmopolite, elles fondent des communautés d'itinérance ou de circonstances partagées [Tarrius et Missaoui, 2000 ; Hily *et al.*, 2001 ; Escoffier, 2006 ; Bredeloup et Pliez, 2005 ; Brachet 2009]. Fait notable, les rapprochements ou éloignements avec le groupe d'origine sont réversibles [Ma Mung, 2009 ; Lestage, 2008]. Comme le souligne S. Bredeloup [2014 : 59] au sujet de migrants africains, ces derniers « sont rarement libres de toute attache et un dessein, aux apparences individuelles, peut très vite se transformer en projet familial au fil du temps et de la conjoncture ». Plutôt qu'une alternative entre insertion dans les réseaux communautaires ou projet individuel, c'est donc une modulation qu'il s'agit de saisir, une « gestion du compromis » (*loc. cit.*).

4 Stimulante, la notion de gestion du compromis soulève plusieurs questions qui renvoient à la tension entre contraintes structurelles à l'action et capacité individuelle d'agir (« agency »), c'est-à-dire à ce qu'E. Ma Mung [2009] définit comme l'autonomie en migration. Pour le dire autrement, dans quelle mesure la (dés)activation des réseaux communautaires est-elle subie ou choisie par les migrants ? Quelles sont les contraintes imposées par les lieux de la migration qui provoquent l'apparition d'opportunités ou d'obstacles au développement de pratiques transnationales [Smith et Guarnizo, 1998] ? La capacité de négocier la distance avec les réseaux communautaires est-elle accessible à tous les individus ? Comment se traduit dans le rapport aux espaces de la migration le projet de se distancier des réseaux communautaires ? Dans cet article, je m'intéresserai moins aux identifications alternatives et aux liens nouveaux noués par les migrants dans les lieux de destination qu'aux conditions qui permettent d'établir le jeu entre

distanciation et rapprochement des réseaux communautaires et de passer, pour ainsi dire, d'un réseau subi à un réseau choisi.

- 5 Les choix méthodologiques et théoriques adoptés pour dépasser la grille de lecture de la communauté seront d'abord présentés puis la topographie transnationale pertinente pour les migrants de Santiago sera définie et esquissée. Il s'agira alors de distinguer la part de la « morphologie sociale » des lieux pratiqués [Halbwachs, 1970], celle de l'intentionnalité des migrants, et l'interaction entre dimensions sociales et spatiales, sur la construction de sociabilités à distance des réseaux communautaires.

La mise en suspens des réseaux communautaires dans les lieux d'installation : enjeux de recherche

- 6 Le questionnement porte ici sur la phase d'installation des migrants dans la société d'accueil, et non sur celle du voyage qui la précède et qui est déjà bien documentée dans le cadre de migrations africaines [Escoffier, 2006 ; Bredeloup et Pliez, 2005 ; Timera, 2009 ; Pian, 2009]. L'installation est à entendre de façon relative, les enquêtés ayant pour objectif de retourner au Mexique après quelques années. Afin de saisir l'inégale activation des réseaux communautaires en fonction des lieux et temporalités de la migration, il convient de se départir de l'idée que la communauté d'origine constitue le socle premier d'identification et de socialisation des migrants. Cette ambition soulève des enjeux tant analytiques que méthodologiques.
- 7 Sur le plan analytique, la notion de topographie transnationale, empruntée à l'anthropologue mexicain F. Besserer [2004], s'est avérée heuristique pour appréhender la structure et la dynamique sociale des réseaux migratoires. Il désigne ainsi le système de lieux qui font sens pour les migrants, lieux que le chercheur réorganise pour figurer la relation entre les différents espaces vécus. Cette démarche amène à déconstruire la communauté transnationale, en mettant en évidence sa poly-centralité et la spécialisation sociale des différents espaces qui la composent, une spécialisation qui reflète en partie des inégalités (de classe, de genre, ou d'ethnicité) intériorisées par les acteurs sociaux (*Ibid*). Outre qu'elle part de l'expérience des migrants, une telle approche partage avec les travaux sur les territoires multi-situés [Cortes et Pesche, 2014 ; Baby-Collin, 2014] le projet de relocaliser les études transnationales, en évitant la double illusion d'un espace qui n'existe plus que sous une forme métaphorique (l'espace social) et d'un espace homogène [Simon, 2006 ; Schiller and Simsek-Çağlar, 2011]. Je m'inscris dans cette lignée en observant les localités de la migration et les ressources qu'elles proposent, et le rôle d'acteurs clés (migrants, passeurs) dans la configuration du territoire migratoire. Une attention particulière est prêtée aux inégalités ethno-raciales, genrées, et de statut migratoire, entre les individus.
- 8 Sur le plan méthodologique, une enquête multi-située a été mise en place autour de migrants qui avaient réalisé une première migration de la campagne vers Mexico où ils s'étaient installés plusieurs années avant de partir pour les États-Unis. Le contact a été établi par l'intermédiaire des membres de leur famille restés à Mexico, grâce à plusieurs séjours de terrain entre 2003 et 2007. J'ai ensuite rencontré les migrants aux États-Unis durant deux mois (observations participantes, entretiens répétés, formels et informels), dans l'Illinois (Peoria) et le Wisconsin (Wausau, Madison). Deux derniers séjours à Mexico (en 2007 et 2009) m'ont permis de prolonger l'enquête et de mener des entretiens avec des migrants de retour, parmi lesquels certains rencontrés dans le Wisconsin³. Des informations sur Knoxville (Tennessee), dont l'importance n'est apparue qu'une fois sur le territoire états-unien,

ont été recueillies indirectement au cours d'entretiens téléphoniques ou d'entretiens avec des migrants de retour. Ce dispositif original, à l'articulation entre migration interne et internationale, présente plusieurs intérêts. Il restitue la complexité de trajectoires qui ne sont pas rattachées à un lieu d'origine unique, rural. Surtout, en permettant d'entrer en contact avec les migrants aux États-Unis, sans passer par des associations (formelles ou informelles), il ne présélectionne pas les individus en fonction de leur rattachement à des réseaux communautaires. Les spécificités, en termes d'expérience et de ressources, qui découlent du double parcours de migration seront considérées dans l'analyse.

Les lieux des Santiaguenses aux États-Unis et au Mexique : concentration et dispersion

- 9 Lorsque l'on interroge les migrants ou leurs proches sur les lieux où émigrent les Santiaguenses, une myriade de localités émerge. Ne serait-ce qu'aux États-Unis, les États de l'Indiana, de Caroline du Nord, du Wisconsin, de l'Illinois, du Tennessee, de Californie, mais aussi du Nebraska, du Texas, de l'Ohio, de l'Iowa, de Floride sont cités alors que la migration internationale depuis Santiago a débuté il y a une quinzaine d'années à peine. Comment s'organise ce territoire en archipel ?

De la migration interne à la migration internationale

- 10 Santiago est un bourg d'environ 16 000 habitants où prédomine l'agriculture. Motivés par des raisons économiques, ses habitants se sont dirigés vers les villes mexicaines (Mexico, Monterrey, Guanajuato, León ou Querétaro) dès les années 1940, d'abord dans le cadre de migrations temporaires, puis pour s'y établir vers la fin des années 1980. Pour la plupart d'entre eux, l'installation dans les villes mexicaines n'a pas abouti à la sortie de la pauvreté. Les hommes travaillent sur les chantiers comme journaliers. Les femmes, elles, sont commerçantes ambulantes, vendant poupées de chiffon, cigarettes et chewing-gums. Certaines mendient. Dans la vie quotidienne des Santiaguenses, le recours aux réseaux familiaux et communautaires s'avère central que ce soit au niveau du logement, de l'organisation politique ou de l'emploi. De nombreux Santiaguenses vivent dans de petits bidonvilles sur des terrains à l'abandon occupés par quelques dizaines de familles provenant du village. Ils sont organisés en associations pour faire valoir auprès de la municipalité leurs droits à de meilleures conditions de logement. Le commerce ambulante repose sur les réseaux ethniques féminins : les commerçantes colportent marchandises, informations et rumeurs d'un point à l'autre de la ville et d'une ville à l'autre [Perraudin, 2014]. Les discriminations ethno-raciales auxquelles sont soumises les populations indiennes au Mexique, et auxquelles les Santiaguenses sont particulièrement exposés du fait de leur présence aux marges de l'économie citadine, expliquent le recours aux réseaux ethniques comme stratégie de résistance, selon le principe de l'ethnicité réactive [Oehmichen, 2005 ; Portes, 2005]. Le contexte politique du multiculturalisme, appliqué à l'échelle locale par la municipalité de Mexico depuis 2003, favorise également l'identification et l'organisation autour de l'origine indienne. Par conséquent, la densité et la vigueur des réseaux communautaires mobilisés au quotidien dans les villes mexicaines sont remarquables chez les Santiaguenses, plus encore que pour d'autres migrants indiens [Martínez Casas, 2007].

- 11 Sur ces réseaux migratoires anciens s'est greffée, depuis le début des années 2000, une migration internationale. Largement masculine, elle est composée à la fois de quelques personnes qui partent de Santiago et pour qui il s'agit d'une première expérience de migration, et d'une majorité d'individus qui s'étaient précédemment établis dans les villes mexicaines. Initiée après la dernière régularisation massive de travailleurs sans-papiers aux États-Unis, en 1986, elle est irrégulière : la frontière se franchit à l'aide de passeurs provenant de Santiago. Aux États-Unis, la plupart des migrants travaillent dans les industries de service (restauration, nettoyage), aux postes les moins valorisants.
- 12 La migration internationale des Santiaguenses reflète l'évolution des mouvements migratoires au Mexique. Alors que la migration mexicaine a longtemps été composée d'hommes originaires des campagnes du nord et du centre-est du Mexique, à partir des années 1990, de nouvelles franges de la population - femmes, citadins, Indiens - ont massivement quitté le pays. Elles rejoignent les régions traditionnelles de l'immigration latino-américaine aux États-Unis (Nouveau-Mexique, Texas, Californie, Illinois), mais s'implantent aussi dans des territoires identifiés comme de nouvelles destinations [Durand, 2007 ; Zuñiga et Hernández-León, 2005]. La migration des Santiaguenses correspond à ce schéma : ils s'installent pour la plupart dans des États longtemps restés à l'écart du phénomène migratoire, où la présence latino-américaine connaît une forte croissance depuis dix ans : + 74 % dans le Wisconsin où les individus d'origine latino-américaine représentaient 3,6 % de la population en 2000 et 5,9 % en 2010 ; + 134 % dans le Tennessee qui voit la proportion de Latino-américains passer de 2,2 % à 4,6 % sur la même période⁴ (Census Bureau, 2010).

Un territoire multi-situé éclaté, des réseaux communautaires en suspens

- 13 Aux États-Unis, si de grandes villes sont citées par les migrants comme destinations (Knoxville, Nashville, Madison, Peoria, Indianapolis), les Santiaguenses vivent surtout dans des bourgades de quelques milliers d'habitants : Wausau, Green Bay, Appleton, Marshfield, Rhinelander, Stevens Point, Scholfield, etc. Cette dispersion géographique contraste avec les formes de répartition sur le territoire d'autres réseaux migratoires, concentrés dans quelques localités⁵. Dans le Wisconsin, elle coïncide avec une sociabilité quotidienne peu organisée sur le mode communautaire, y compris à Wausau, une ville d'environ 40 000 habitants, principale destination de la région⁶.
- 14 Les relations entre Santiaguenses ne disparaissent pas pour autant. Elles sont mobilisées à des moments cruciaux : les premiers jours après leur arrivée, les migrants de Santiago qui n'ont pas de famille aux États-Unis sont hébergés en priorité par l'intermédiaire du réseau communautaire ; en cas de décès ou de maladie grave, des fonds sont levés. Au-delà de ces formes de solidarité éphémères, on n'observe pas les mêmes institutions qui régulent la vie quotidienne d'autres groupes de migrants : organisations de développement local (sur le mode des « hometown associations »), institutions politiques faisant le lien avec le lieu d'origine (désignation de représentants de l'autorité locale dans les lieux d'émigration), activités économiques qui unifient et densifient l'espace transnational (services d'envois de colis, sociétés de transports, services de taxis), ou encore culturelles (invitation de groupes de musique, organisation de concerts) [Rivera Sánchez, 2010 ; Faret, 2003]. Même les sociabilités informelles sont limitées : les enquêtés pouvaient citer le nom d'autres personnes provenant du village et savaient dans quel restaurant de la ville ils étaient embauchés mais ne connaissaient pas leurs numéros de téléphone.

- 15 Si les Santiaguenses ne se fréquentent qu'exceptionnellement en dehors des lieux et des horaires de travail, quelles ressources supplantent alors les réseaux ethniques dans la vie quotidienne des migrants ? Les occasions d'interagir avec ceux que les migrants dénomment « les Américains » - les citoyens états-unien non-issus de l'immigration - sont limitées, voire inexistantes. En revanche, les réseaux d'entraide et de sociabilité se réorganisent autour de Mexicains ou de Latino-Américains d'autres origines nationales ou régionales, indiens ou non, rencontrés dans le cadre du travail : c'est grâce à une Mexicaine d'une autre région, qui travaillait dans la même usine, qu'Alicia et Eugenio ont trouvé l'appartement dans lequel ils vivent maintenant ; et c'est avec des migrants du Veracruz, employés du restaurant chinois où il travaille qu'Isidro joue au foot lors de son jour de repos.
- 16 Ainsi, aux États-Unis, les sociabilités des Santiaguenses laissent peu de place aux réseaux communautaires et témoignent d'une inscription dans une communauté transnationale au sens large, celle que constituent les Latino-Américains. Cette configuration contraste avec celle observée à Mexico dans le cadre de la migration interne où les réseaux communautaires sont déterminants. Dans quelle mesure cette différence résulte-t-elle d'effets de contexte, imputables à la morphologie sociale des nouvelles destinations de l'immigration latino-américaine aux États-Unis ?

Des nouvelles destinations peu propices à l'activation des réseaux communautaires ?

- 17 Plusieurs éléments, théoriques et empiriques, suggèrent que les lieux et la temporalité de l'immigration des Santiaguenses aux États-Unis ne favorisent pas la mobilisation des réseaux communautaires au quotidien. En effet, en raison de leur place dans le système migratoire états-unien, les nouvelles destinations accueillent des réseaux migratoires jeunes, composés de nombreux migrants en situation irrégulière [Benjamin-Alvarado, De Sipio, Montoya, 2009]⁷.
- 18 Or les travaux sur le transnationalisme soulignent l'importance de la temporalité dans la structuration des réseaux migratoires : l'intensité des pratiques transnationales augmente avec la durée d'installation dans le pays d'accueil. Selon A. Portes [1999 : 14], les migrants engagés dans les pratiques transnationales ne sont « ni les plus récents, ni les moins intégrés, mais ceux qui sont parvenus à s'établir avec le plus de solidité dans le pays récepteur ». Pour sa part, L. Faret (2003) souligne que les structures associatives, informelles et formelles, se mettent en place à mesure que des enfants naissent sur le sol états-unien et que la transmission de la culture devient une préoccupation ou que la situation économique, en se stabilisant, permet d'envisager l'organisation d'une aide économique dans le village d'origine (*op.cit.*). Dans le Wisconsin, le manque d'ancienneté des flux migratoires se reflète dans la faiblesse des structures d'entraides formelles mises en place par les migrants eux-mêmes : en 2008, on ne recensait que dix organisations de migrants mexicains dans tout l'État – et aucune à Wausau –, contre 213 en Californie⁸.
- 19 La propension à participer à des initiatives transnationales serait également moindre lorsque les migrants se dispersent, afin de tenter de limiter les discriminations par la discrétion de leur présence. À l'inverse, les effets de concentration exposent aux discriminations, ce qui inciterait le groupe à se centrer sur lui-même et à développer des activités culturelles et des associations civiles transnationales [Smith, 1999]. On notera que la plupart des travaux sur des populations indiennes mexicaines aux États-Unis, qui donnent à voir une grande vitalité des réseaux ethniques, portent sur des zones de forte concentration des migrants latino-américains et mexicains, en général dans les régions traditionnelles de l'immigration latino-américaine. Selon L. Stephen [2007 : 32], « dans ces villes, les différentes vagues de migration ont recréé le Mexique. Pour les migrants indiens

qui s'y installent, la vie est en de nombreux aspects une continuation du Mexique, dans un sens positif et négatif ». Est-ce à dire que, dans le Wisconsin, les Santiaguenses sont suffisamment isolés pour être épargnés par le racisme anti-indien ? Si la question mérite une analyse approfondie, qui n'est pas l'objet de cet article, il est vrai que les enquêtés expriment au cours des entretiens le sentiment d'être moins discriminés qu'au Mexique et que dans d'autres destinations dans lesquelles la masse des Latino-américains les rendrait plus visibles.

20 Enfin, le statut migratoire irrégulier des Santiaguenses et les conditions d'emploi qui en découlent sont sources de contraintes considérables pour les sociabilités quotidiennes. Les travailleurs sont soumis à une charge horaire importante. Dans les restaurants, ils travaillent six jours sur sept, plus de douze heures d'affilée. Le cumul de deux emplois est en outre chose courante : travail en restaurant la journée, heures de nettoyage la nuit. Parvenir à faire concorder les emplois du temps de deux employeurs, tout en se ménageant un jour de congé, relève de l'exploit ; espérer qu'ils coïncideront avec ceux de compatriotes et dégager une journée destinée à des réunions amicales constituent d'autant plus une gageure que les plannings des semaines de travail changent d'une semaine sur l'autre. Ces conditions, caractéristiques de « dispositifs économiques globalisés » et des emplois du « nouveau capitalisme » [Sennett, 2006 ; Roulleau-Berger, 2010], soumettent les rythmes de la vie privée à ceux du travail. « Ici, tout tourne autour du travail », ne cessent d'ailleurs de répéter les enquêtés.

21 On pourrait supposer que le développement des communications à distance pallie ces difficultés à aménager des rencontres en personne. Or, l'instabilité qui marque l'organisation de la vie quotidienne des migrants se traduit jusque dans leur connexion téléphonique. En effet, de nombreux Santiaguenses n'ont pas de téléphone fixe mais un téléphone portable jetable (« disposable cell-phones »). Ce dispositif est prisé par les sans-papiers car l'utilisateur n'a pas à fournir de document d'identification à l'opérateur téléphonique : les téléphones s'achètent comme un autre bien de consommation, dans les supermarchés. Mais, une fois le temps de communication prépayé écoulé, le téléphone est remplacé, le numéro attribué change, compromettant le maintien de liens à distance.

22 D'autres obstacles à l'organisation des sociabilités autour des réseaux ethniques sont sans doute à chercher dans la morphologie du Wisconsin et d'une ville comme Wausau. À l'échelle du territoire nord-américain, la région est retirée, liminale : Wausau se trouve à huit heures en autobus de Chicago. Des villes de taille moyenne émaillent le territoire, séparées par de vastes étendues de champs ou de forêts. Le climat est rude : les routes sont enneigées une partie de l'année. La ville est étendue en superficie. Les transports en commun étant rares et peu adaptés aux amplitudes horaires des travailleurs précaires, la voiture s'avère indispensable, mais les déplacements sont d'autant plus hasardeux que la majorité des migrants n'avait jamais conduit avant d'arriver aux États-Unis. Beaucoup hésitent à prendre la voiture. Enfin, du fait de son caractère récent et limité, la migration n'a pas encore imprimé sa présence sur la morphologie urbaine, entretenant la dispersion des Mexicains. À Wausau, il n'y a pas de quartier latino-américain : les Santiaguenses vivaient dans cinq zones différentes de la ville, aux côtés d'Américains pauvres. Parmi la soixantaine d'appartements du bloc d'immeubles où réside Alicia, deux autres seulement sont occupés par des Mexicains ; à l'exception d'une autre famille mexicaine, Carolina et son mari sont les seuls Latino-américains du parc à caravanes où ils ont posé leur « trailer ». Deux épiceries vendent des aliments latino-américains, mais la peur d'une descente de la police migratoire encourage les migrants à espacer leurs visites et à en limiter la durée.

23 La jeunesse des réseaux migratoires, le statut migratoire irrégulier, la dispersion résidentielle ont donc des implications concrètes sur les possibilités de développer des pratiques de sociabilité communautaires. Le poids de ces facteurs doit être

relativisé : des travaux ont mis en exergue la vitalité et la densité de la vie associative chez des groupes tout juste installés dans d'autres nouvelles destinations, et dont la plupart des membres étaient également en situation irrégulière. À propos des Otomis de l'État d'Hidalgo établis dans la ville d'Immokalee, en Floride, depuis à peine cinq ans, P. Fortuny et M. Solís [2006 : 150] notent ainsi que « tous se connaissaient, s'appuyaient, faisaient la fête ensemble et partageaient des temps et des espaces dans lesquels ils récréaient leurs coutumes et leurs styles de vie ».

Trois projets migratoires : variations du rapport au groupe d'origine et aux lieux

- 24 L'explication par des facteurs exogènes demande à être complétée par une analyse de l'intentionnalité des acteurs (« agency »). Au cours du travail de terrain, trois modes de relation des migrants avec leur réseau communautaire ont été observés de la part d'individus dans des situations migratoires comparables (en matière d'inscription dans les réseaux communautaires au Mexique, de position économique et administrative, de durée de présence aux États-Unis), permettant d'affiner la compréhension de la topographie transnationale des Santiaguenses.
- 25 La migration internationale est d'abord pour certaines personnes l'occasion de se rapprocher des membres de leur village d'origine. C'est le cas de Jorge, 30 ans, qui vit à Knoxville et dont la situation migratoire évolue selon un schéma qui privilégie la solidarité communautaire. Déjà investi dans la vie collective à Mexico où il dirigeait une association de migrants originaires de Santiago, Jorge partage son logement avec des Santiaguenses. Ils s'entraident pour trouver des emplois et pour se déplacer : ceux qui ont une voiture déposent les autres sur leurs lieux de travail. Deux fois par semaine, une dizaine d'hommes jouent au football. Ils ont baptisé leur équipe « el Atlético Santiago » et parlent en « otomi », leur langue maternelle. Même s'il a des amis originaires d'autres États, Jorge estime avoir retrouvé à Knoxville une sociabilité comparable à celle qu'il connaissait à Mexico. De fait, au cours de l'enquête de terrain, l'identification du Tennessee comme un lieu propice à la vie communautaire est souvent revenue.
- 26 À l'opposé, d'autres migrants établissent une franche distance avec les réseaux ethniques. Pedro, 30 ans, en est le meilleur exemple. Il a longtemps travaillé dans un restaurant chinois à Appleton, petite ville du Wisconsin proche de Wausau, où il était le seul Santiaguense. Il rend occasionnellement visite à deux de ses frères qui vivent à une centaine de kilomètres mais, malgré leur insistance, il refuse de s'installer avec eux. Il dit s'être fait beaucoup de nouveaux amis, tous issus d'autres régions du Mexique. Cette forme de sociabilité, basée sur l'évitement des liens communautaires, semble prédominer dans les environs de Wausau.
- 27 Un troisième modèle se situe à mi-chemin, entre rapprochement et distanciation de la communauté d'origine. À Indianapolis, Mario, vingt ans, vit avec trois personnes de Santiago, dont un oncle. Il retrouve parfois d'autres Santiaguenses dans ses moments libres mais la majorité de ses amis sont mexicains et, plus largement, latino-américains. Mario valorise cette ouverture, estimant que la migration aux États-Unis a été l'occasion de tisser des liens qui n'auraient pas pu être noués à Mexico.
- 28 De l'analyse de ces différentes modalités du projet migratoire, incarnées de façon typique par Jorge, Pedro et Mario, deux réflexions peuvent être tirées. Premièrement, même dans les nouvelles destinations, il existe des possibilités distinctes d'activer les réseaux ethniques. Sans sous-estimer les obstacles à la vie collective précédemment mises en évidence, on peut en déduire que la distanciation d'avec les personnes de même origine résulte aussi d'une intentionnalité des migrants. Deuxièmement, on constate que les migrants identifient les lieux du

territoire migratoire en fonction de la densité de la vie communautaire qui s'y déroule. Le Tennessee et le Wisconsin représentent deux pôles opposés dans cette appréciation subjective du territoire : selon les enquêtés, au Tennessee, « on vit presque comme à Mexico » ; du Wisconsin sont plutôt évoqués les salaires avantageux, les conditions de vie âpres, la solitude.

29 Il est alors possible de renverser le raisonnement : si les lieux imposent leurs contraintes aux migrants, le choix de la place accordée aux réseaux communautaires dans le projet migratoire détermine les lieux d'implantation aux États-Unis. De quelle marge d'action disposent les migrants pour organiser leur parcours, en fonction non seulement des contraintes du marché de l'emploi, mais aussi de la place qu'ils souhaitent accorder aux réseaux communautaires ?

Négocier la distance avec la communauté d'origine : motivations, mobilités et ressources

La distance sociale et géographique, une ressource migratoire ?

30 Dans certaines circonstances, le regroupement communautaire, source d'inertie et d'entraves, peut en effet être considéré comme un obstacle à la réussite du projet migratoire, tandis qu'une forme de distance en favoriserait le succès. Comment, dans le contexte de la migration des Santiaguenses aux États-Unis, les migrants justifient-ils leur choix de se tenir à l'écart des réseaux communautaires ?

31 Si la densité des liens ethniques peut s'avérer un atout pour l'insertion sur le marché de l'emploi, comme l'ont montré certains travaux sur l'entrepreneuriat ethnique des migrants [Zhou, 2007], d'autres approches présentent le point de vue opposé. En effet, d'après la théorie des liens forts (parmi lesquels peuvent être rangés les liens communautaires) et des liens faibles, « les individus avec qui on est faiblement lié ont plus de chance d'évoluer dans des cercles différents et ont donc accès à des informations différentes de celles que l'on reçoit [dans son cercle restreint] » [Granovetter, (cité par Mercklé, 2011 : 60)]. Or, aux États-Unis, où l'emploi est la préoccupation principale des migrants, bénéficier de sources d'informations diversifiées est essentiel au succès du projet migratoire. Un fort investissement dans les réseaux communautaires risque d'accentuer l'effet de niche ethnique sur lequel repose déjà le marché du travail segmenté aux États-Unis. À l'inverse, même si de fait les Santiaguenses sont pour l'heure cantonnés à une sphère d'activité restreinte aux États-Unis, faire appel à des personnes extérieures au groupe d'origine permet de trouver des conditions d'emploi meilleures. Ainsi, Pedro a appris d'un collègue originaire d'une autre région du Mexique, rencontré chez un précédent employeur, que les restaurants chinois de Madison payaient mieux et, de fait, a orienté son parcours migratoire en fonction de cette information. Sur ce point, l'expérience de migration préalable vers les villes mexicaines fonctionne comme un repoussoir : de nombreux Santiaguenses imputent l'échec de l'insertion économique à Mexico au poids du groupe d'origine et des dynamiques communautaires. La théorie des liens forts et des liens faibles n'indique pas que, pour développer des liens faibles, les individus aient à négliger les liens forts : les deux types de relations ne sont pas exclusifs. Mais, dans un système où les moments à consacrer aux activités de sociabilité sont limités, les contraintes de temps obligent à des arbitrages qui jouent en défaveur de la mobilisation des liens forts.

- 32 Les liens communautaires ont pour contrepartie une forme de contrôle social. En contraignant les migrants à dégager du temps, mais aussi à dépenser de l'argent pour les activités collectives, ils limitent l'autonomie du projet migratoire. Pedro désapprouve la façon dont l'un de ses frères, impliqué dans la vie communautaire aux États-Unis, occupe ses jours de congés : « Mon frère a beaucoup d'amis. Tous ses jours de congés, quand il a assez d'argent pour se payer l'essence, il va à une ville où il connaît un ami, ils sortent manger un morceau, ensuite il va chez un autre ami, et c'est comme ça toute la journée. En une après-midi, il faut voir les sommes qu'il dépense. (...). Je passe le moins de temps possible avec lui ». En critiquant son frère, Pedro énonce sa conception du projet migratoire (gagner de l'argent, l'investir de façon responsable, se sacrifier). Elle s'inscrit pleinement dans l'idéologie du rêve américain et s'accorde mal, selon lui, avec les dépenses qu'entraîne la sociabilité communautaire.
- 33 La condamnation des excès vise un autre danger identifié par les migrants comme responsable de l'échec du projet migratoire : l'alcoolisme, qui a la réputation d'être amplifié aux États-Unis, lorsque les hommes retrouvent des amis loin du regard réprobateur des femmes. L'environnement de la communauté d'origine est ainsi souvent présenté par les migrants comme source de débordements et de dépenses inconsidérées.
- 34 L'inscription dans les réseaux communautaires a également pour effet de multiplier les conflits potentiels : clivages transposés depuis le lieu d'origine, malentendus avec ceux qui sont restés au pays et qui ne comprennent pas les difficultés auxquelles sont confrontés les migrants, rumeurs d'infidélité et de mauvaise vie, rivalités et envies. S. Mahler [1995], dans son étude sur les migrants salvadoriens aux États-Unis, s'étonne devant l'omniprésence des thèmes de la compétition, de la jalousie et de l'égoïsme dans le discours de ses enquêtés, un constat pertinent également pour les Santiaguenses. Rester à distance des membres de la communauté d'origine permet alors de préserver une certaine intimité et d'espérer échapper à la circulation de rumeurs.
- 35 Enfin, la conception de la migration comme une exploration, géographique autant que personnelle, est un autre argument avancé par certains migrants pour justifier pourquoi ils gèrent leur projet migratoire sans que la vie communautaire y occupe une place centrale. Pedro, qui avait déjà traversé trois fois la frontière au moment de l'entretien présenté ci-dessous, explique pourquoi il s'installe toujours dans un lieu différent quand il revient aux États-Unis.

Quand je retournerai aux États-Unis, je veux aller à Milwaukee. Je voudrais trouver un travail là-bas (...) J'ai l'impression que c'est joli par là-bas et je voudrais voir par moi-même comment c'est. Si ça se trouve, ça ne me plaira pas, mais j'ai envie de découvrir. Tu sais, à côté il y a le lac Michigan. (...) Ça a l'air immense, presque comme une mer. Parfois je me dis que j'aimerais m'installer là-bas. J'aimerais bien aussi aller à un endroit qui s'appelle La Crosse. C'est tout près de Wausau. Ce qu'il y a c'est qu'à Madison [où vivait Pedro lors de son précédent séjour aux États-Unis], il y a beaucoup de gens, beaucoup de Mexicains, beaucoup de restaurants.

Et ça ne te plaît pas ?

Ça n'est pas tellement ça, c'est plutôt que ça y est, je connais cet endroit, maintenant je veux en découvrir un nouveau (Mexico, 2009).

- 36 La soif de découverte de Pedro rappelle que le territoire dans lequel on se déplace pour le travail est aussi à explorer. Chacun peut d'autant mieux imaginer tracer son propre itinéraire que les réseaux et les structures qui vont de pair avec la stabilisation de la migration l'ont encore peu quadrillé. Cette perspective témoigne de l'aspiration à une vie nouvelle, dans laquelle chacun est libre de se réinventer [Le Bot, 2009]. Tout se passe alors comme si la migration internationale permettait enfin de goûter à l'anonymat et à la distanciation associés à l'expérience urbaine [Grafmeyer, 2008], mais qui n'avaient pu être expérimentés dans les villes mexicaines par les

Santiaguenses, en raison de leur encadrement par les réseaux communautaires.

- 37 En permettant d'élargir les options sur le marché de l'emploi, de mieux contrôler ses dépenses et de se tenir à l'écart des rumeurs et des conflits, s'éloigner des réseaux ethniques devient donc une ressource propice au succès de l'entreprise migratoire. Elle produit une dispersion dont peuvent tirer profit les migrants, comme ont pu le montrer E. Ma Mung [1999 : 7] ou G. Cortes [2011], à une autre échelle et dans d'autres contextes, celui des diasporas chinoise et bolivienne. Comment la configuration diasporique est-elle utilisée par des acteurs migrants qui savent « qu'existe la possibilité de la mobilité du fait de la présence ailleurs d'autres semblables » ? Comment, autrement dit, comprendre dans une perspective dynamique et spatialisée le rapport ambivalent aux réseaux communautaires ?

Composer son parcours migratoire : topographie transnationale et mobilités aux États-Unis

- 38 Plus que dans l'alternative entre appartenance et rupture, c'est dans l'entre-deux que se réarticule le lien des migrants avec leur groupe d'origine : en fonction des épreuves traversées (perte ou changement d'emploi, accident de voiture, maladie, sentiment de solitude...), les individus réélaborent leur projet migratoire et modulent la distance, sociale et géographique, avec leur groupe d'origine. Même Pedro ne rompt jamais les liens, alors qu'il formalise dans le discours sa volonté de maintenir une distance avec son groupe d'origine et développe, plus que d'autres, de nombreuses pratiques en accord avec ce précepte.
- 39 Les mobilités des migrants santiaguenses sur le territoire états-unien, quelques années après leur installation initiale, semblent alors orientées par la géographie subjective évoquée précédemment : certains lieux sont identifiés à un mode de vie communautaire qui sera recherché ou au contraire évité. En fonction de cette topographie transnationale, les individus circulent. Valerio, un homme d'une quarantaine d'années, rencontré à Wausau, est au fait des nouvelles du village et de sa vie politique. Il projette de se rendre dans le Tennessee dès qu'il aura remboursé sa dette envers le passeur parce qu'il espère y trouver une vie collective plus riche. Plutôt que de se constituer en entrepreneur ethnique et de développer des initiatives pour agréger les Santiaguenses dispersés dans le Wisconsin, il préfère donc se déplacer vers un lieu où il sait que le réseau communautaire sera plus dense. Comme Valerio, plusieurs enquêtés avaient orienté leurs mobilités sur le territoire états-unien pour se rapprocher géographiquement, ou au contraire, pour s'éloigner, des lieux caractérisés par la densité des réseaux communautaires, en fonction de l'évolution de leur projet migratoire.
- 40 Ainsi, si le processus de construction de la communauté transnationale doit être compris dans une perspective de long terme, dans un premier temps du moins, les déplacements des migrants au sein du territoire multi-situé en accentuent la polarisation. Ces trajectoires, qui varient dans le temps en fonction des aléas du projet migratoire et des aspirations changeantes des individus, évoquent à première vue des parcours maîtrisés. Or, de nombreux travaux ont mis en cause la fluidité des mobilités géographiques et souligné combien les inégalités de genre, de classe ou de statut migratoire pouvaient se transcrire en difficultés à circuler [Bauman, 2007 ; Dureau *et al.*, 2009 ; Cortes et Faret, 2009]. Quelles dispositions sociales permettent aux migrants de négocier la distance avec les réseaux ethniques ?

Le rôle du passeur et du marché de l'emploi

- 41 La structure des emplois accessibles aux Santiaguenses contribue à expliquer la

différence dans l'intensité de la vie communautaire entre le Wisconsin et le Tennessee. Dans le Wisconsin, nombre de Santiaguenses travaillent dans des restaurants chinois. Les employeurs fournissent gîte et couvert, si bien que les employés n'ont pas besoin de solliciter l'aide de leurs compatriotes pour se loger. Puisque leurs dépenses quotidiennes sont restreintes, ils peuvent, par ailleurs, épargner et rembourser rapidement le passeur, en limitant l'endettement auprès de leurs proches. L'inscription dans cette niche d'activité court-circuite donc, d'une certaine façon, les fonctions premières des réseaux de solidarité ethniques durant les premiers temps de l'installation.

42 D'après les observations réalisées, ce marché de l'emploi repose sur la connivence entre deux acteurs : le passeur, engagé depuis le Mexique, et un recruteur qui travaille pour les restaurateurs de la région. Deux passeurs officient depuis Santiago. L'un d'eux propose une offre spéciale : en échange d'une somme supplémentaire, il garantit non seulement la traversée de la frontière, mais également le premier emploi aux États-Unis, un poste en cuisine dans un restaurant chinois. Les migrants sont ainsi soulagés de la pression que constitue l'accès au premier emploi, crucial pour enclencher le remboursement de leur dette. C'est ici qu'intervient le second acteur : le recruteur, un Américain d'origine mexicaine, vraisemblablement de mèche avec les passeurs et les restaurateurs, centralise les informations concernant les postes à pourvoir dans les restaurants. À tout moment du parcours migratoire, en échange de 150 dollars, il place les travailleurs qui en font la demande dans les différents restaurants de la région. Il représente de ce fait un point nodal dans le réseau d'emplois accessibles aux travailleurs sans-papiers. Ce système d'accord entre employeurs, recruteurs et passeurs remplit ainsi l'une des principales fonctions des réseaux communautaires en migration : aider les nouveaux arrivants à s'insérer dans le domaine du logement et de l'emploi. Or, le passeur qui vend l'accès au premier emploi envoie systématiquement ses clients dans le Wisconsin, où il a ses contacts, alors que le second propose des destinations plus variées.

43 Si l'on comprend en quoi l'arrangement en place dans le Wisconsin diminue la nécessité d'activer le réseau ethnique, on peut également postuler que ce sont des individus, soit peu insérés dans les réseaux communautaires ou rétifs à ce que leur projet migratoire repose sur ces réseaux, qui ont privilégié le passeur qui propose la sécurité du premier emploi dans le Wisconsin. Ainsi, dès le Mexique, le choix du passeur traduit des préférences sur le degré d'investissement envisagé dans la vie collective.

Une capacité à jouer de la distance avec les réseaux communautaires inégalement répartie

44 Aménager la distance souhaitée requiert enfin des ressources particulières, qui ont été acquises durant les étapes précédentes du parcours ou qui témoignent d'inégalités internes au groupe social, notamment entre hommes et femmes.

45 Les expériences qu'ont vécues de nombreux migrants dans les villes mexicaines conditionnent, en premier lieu, les relations sociales qui se construiront aux États-Unis. Certaines compétences acquises au cours de la migration interne sont en effet déterminantes : parler parfaitement l'espagnol, pour échanger des informations et nouer des liens avec un grand nombre d'interlocuteurs ; le parler sans accent, ce qui minimise le risque d'être discriminé en tant qu'Indien. Les migrants qui ont vécu longtemps dans des villes mexicaines, avant de venir aux États-Unis, ont par ailleurs à leur portée une pluralité d'identifications possibles, qu'ils peuvent valoriser distinctement en mettant en avant leur inscription régionale et rurale ou, à l'inverse, leur expérience urbaine [Perraudin, 2013]. Du séjour dans les villes mexicaines, ils ont retiré non seulement ces appartenances multiples, mais aussi et surtout une

capacité à en faire usage en fonction des contextes d'interaction qui relève d'une « compétence citadine » [Berry-Chikhaoui et Deboulet, 2000].

46 Les rapports de genre constituent une seconde différence majeure qui conditionne la capacité à se distancier, socialement et géographiquement, des réseaux communautaires. En effet, hommes et femmes ne sont pas également libres de s'affranchir d'un contrôle social par le groupe qui est aussi gage de moralité. Les femmes célibataires qui partent aux États-Unis se retrouvent sous la tutelle de leurs frères ou sœurs, oncles ou cousins, tutelle dont elles ne s'échappent souvent que par la mise en ménage [Malkin, 2004 ; Hondagneu-Sotelo, 1992]. Ce schéma s'observe chez les femmes originaires de Santiago rencontrées aux États-Unis : non seulement il est inenvisageable qu'elles accèdent au système de logement par les employeurs mentionné précédemment, très prisé de leurs compatriotes de sexe masculin, mais elles sont en outre tenues d'être hébergées par des membres de leur famille ou à défaut par des personnes originaires de Santiago. Vivant loin de leur lieu de travail, elles doivent trouver des personnes jugées dignes de confiance par les réseaux communautaires qui les y conduiront, si elles n'ont pas de voiture. Les pratiques de distanciation d'avec la communauté d'origine sont donc avant tout accessibles aux hommes, la marge de jeu des femmes étant d'emblée réduite.

47 Ces inflexions de la relation des migrants avec les réseaux communautaires et leurs effets sur les territoires sont peu visibles dans les travaux de recherches, en particulier anglophones. La prééminence de la notion de communauté transnationale, dont nous avons mentionné en introduction les travers, l'explique sur le plan théorique. Mais il faut également rappeler les enjeux méthodologiques que soulève l'analyse de réseaux ethniques en suspens, composés de surcroît par des individus mobiles. La dilution des réseaux communautaires des Santiaguenses dans le Midwest a montré les limites de la technique de la « boule de neige » et m'a contraint, moi aussi, à des mobilités de longue distance. L'enquête multisituée et le choix de situer l'analyse au niveau des acteurs ont toutefois permis d'entrevoir une réalité qui ne correspond pas au paradigme dominant, surtout pour les populations minoritaires, et qui ne peut émerger si l'enquête part de structures organisées.

Conclusion

48 Pourquoi les réseaux migratoires des Santiaguenses, structurés autour d'une origine ethnique et géographique partagée, si denses au Mexique, sont-ils mis en suspens aux États-Unis et de façon marquée dans certains lieux ? La morphologie sociale des localités où s'installent les migrants a une incidence conséquente sur l'inégale vitalité des réseaux ethniques. Les nouvelles destinations des migrations latino-américaines sont à ce titre peu propices à ce que les migrants construisent leurs pratiques de solidarité ou leur sociabilité quotidienne autour de la communauté d'origine : la jeunesse des réseaux migratoires, la proportion élevée de migrants en situation irrégulière, la flexibilité extrême du travail imposée par le capitalisme globalisé, mais aussi certaines contraintes spécifiques (étalement urbain, absence de transports en commun) font obstacle aux éventuelles tentatives de construire une vie communautaire. Pour autant, l'affaiblissement des réseaux ethniques ne saurait être comprise comme seul effet des contraintes de lieux.

49 L'enquête de terrain montre en effet qu'il existe une multitude de raisons pour lesquelles les migrants peuvent souhaiter se distancier des réseaux ethniques. Le rapport au réseau communautaire est toutefois à comprendre comme une dynamique : il ne s'agit pas d'une alternative entre migration individuelle ou migration encadrée par la communauté, mais bien d'une relation à géométrie variable entre ces deux pôles, qui évolue en fonction des variations du projet migratoire. Le souhait de se rapprocher ou de s'éloigner des lieux associés à la vie

communautaire oriente alors les mobilités des migrants sur le territoire états-unien : les individus identifient les territoires de la migration en fonction du degré de structuration de la communauté qui s'y observe.

50 Ces types de parcours sont favorisés par certaines modalités du marché local de l'emploi : traverser la frontière avec un passeur qui garantit le premier emploi, être logé par les employeurs, permet de s'affranchir, du moins temporairement, des solidarités communautaires. La migration antérieure dans les villes mexicaines est également déterminante : étroitement encadrée par les réseaux communautaires, mais caractérisée par l'expérience de la discrimination et de marginalisation économique, elle peut faire office de repoussoir. En contrepartie, les migrants ont acquis à Mexico des compétences qui leur permettent de diversifier les réseaux sociaux sur lesquels construire leur quotidien aux États-Unis. Les inégalités de genre, cependant, pèsent lourdement sur les femmes qui peinent à se dégager du contrôle communautaire.

51 Ces résultats permettent de renverser le regard : si les lieux de la migration contraignent les formes de sociabilité, les migrants les choisissent aussi en partie en fonction de leur souhait de s'inscrire dans les réseaux ethniques ou de s'en éloigner et se déplacent dans le territoire migratoire en fonction de ces aspirations. La distance géographique constitue une ressource dans la gestion du compromis entre projet individuel et appartenance ethnique, en facilitant la mise en suspens des réseaux communautaires sans susciter de conflits au sein du groupe. La communauté ethnique transnationale existe donc comme point de référence pour les migrants, mais demande à être saisie dans ses fluctuations, ses espaces différenciés, ses densités inégales, ses hiérarchies internes.

Bibliographie

- ARIZPE L., 1975, *Indígenas en la ciudad : el caso de las "Marías"*, Mexico : SEP-Setentas
- BABY-COLLIN V., 2014, *Prendre place ici et là-bas. Géographie multisituée des migrations boliviennes (Argentine, Espagne, Etats-Unis)*, HDR, Nanterre, pp. 530.
- BAUMAN Z., 2007, *Liquid Times: Living in an Age of Uncertainty*. Cambridge, Polity Press, pp. 141.
- BENJAMIN-ALVARADO J., DE SIPIO L., MONTOYA C., 2009, Latino Mobilization in New Immigrant Destinations: The Anti-H.R. 4437 Protest in Nebraska's Cities. *Urban Affairs Review*, vol. 44, N° 5, pp. 718-735.
- BERRY-CHIKHAOUI I., DEBOULET A., 2000, *Les compétences des citadins dans le Monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*. Paris ; Tours ; Tunis : Karthala, pp. 406.
- BESSERER F., 2004, *Topografías transnacionales : hacia una geografía de la vida transnacional*. México, D.F., Plaza y Valdés, Universidad Autónoma Metropolitana, pp. 125.
- BOYER F., 2005, Le Projet Migratoire Des Migrants Touaregs de La Zone de Bankilaré : La Pauvreté Désavouée, *Stichproben. Wiener Zeitschrift Für Kritische Afrikastudien*, N° 8, pp. 47-67.
- BRACHET J., 2009, Des migrants en transit : sociabilités et territorialités dans le Sahara nigérien. In Geneviève CORTES, Laurent FARET, (eds.), *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*. Paris : A. Colin, pp. 109-123.
- BREDELOUP S., 2014, *Migrations d'aventures : terrains africains*. Paris, CTHS Géographie, pp. 141.
- BREDELOUP S., PLIEZ O., 2005, Migrations entre les deux rives du Sahara. *Autrepart*, vol. 36, N° 4, pp. 3-20.
- CORTES G., 2011, La fabrique de la famille transnationale. Approche diachronique des espaces migratoires et de la dispersion des familles rurales boliviennes. *Autrepart*, vol. 1, N° 57-58, pp. 95-110.
- CORTES G., FARET L/, 2009, *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris : A. Colin, pp. 244.
- CORTES G., PESCHE D., 2014, Territoire multisitué, *L'Espace géographique*, vol. 42, N° 4, pp. 289-292.

- DURAND J., 2007, Origen Y Destino de Una Migración Centenaria. In ARIZA Marina, PORTES A., *El País Transnacional, Migración Mexicana Y Cambio Social a Través de La Frontera*, Mexico, Instituto de Investigaciones Sociales-UNAM, pp. 55-81.
- DUREAU F., HILY M.-A., RIEFFEL R., 2009, *Les mondes de la mobilité*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 189.
- ESCOFFIER C., 2006, *Communautés d'itinérance et savoir-circuler des transmigrant-e-s au Maghreb*. Thèse doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail.
- FAIST T., 2000, *The Volume and Dynamics of International Migration and Transnational Social Spaces*. Oxford, New York : Clarendon Press, Oxford University Press, pp. 380.
- FARET L., 2003, *Les territoires de la mobilité : migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*. Paris : CNRS éditions, pp. 351.
- FORTUNY P., SOLIS M., 2006, Solidaridades entre poblaciones móviles : campesinos, mestizos e indígenas mexicanos en el suroeste de la Florida, *Desacatos*, N° 20, pp. 135-154.
- FOX J., RIVERA-SALGADO G., 2004, *Indigenous Mexican Migrants in the United States*. San Diego, University of California Press, pp. 526.
- GÓMEZ SANCHEZ M. J., 2014, Reflexiones sobre la movilidad de la población indígena en México : desde la integración hasta la globalización, *América Latina Historia y Memoria*, [En ligne], n° 27, Disponible sur : <http://alhim.revues.org/4923>
- GRAFMEYER Y., 2008, *Sociologie urbaine*, Paris : A. Colin, 126 p.
- GUARNIZO L., SANCHEZ A., ROACH, E., 1999, Mistrust, Fragmented Solidarity, and Transnational Migration: Colombians in New York City and Los Angeles, *Ethnic and Racial Studies*, vol. 22, n° 2, pp. 367-396.
- HALBWACHS M., 1970, *Morphologie Sociale*, Paris : A. Colin, pp. 116.
- HILY M.-A., MISSAOUI L., 2002, Éditorial. Migrants dans la ville, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 18, N° 3, pp. 7-8.
- HONDAGNEU-SOTELO P., 1992, Overcoming Patriarchal Constraints: The Reconstruction of Gender Relations among Mexican Immigrant Women and Men. *Gender and Society*, vol. 6, N° 3, pp. 393-415.
- LE BOT Y., 2009, *La grande révolte indienne*, Paris : R. Laffont, pp. 363.
- LESTAGE F., 2008, *Les Indiens mixtèques dans les Californies contemporaines : migrations et identités collectives*. Paris, Presses Universitaires de France, pp. 164.
- LISBONA M. (ed.), 2005, *La comunidad a debate : reflexiones sobre el concepto de comunidad en el México contemporáneo*, México : Colegio de Michoacán, Universidad de ciencias y artes de Chiapas, pp. 312.
- MA MUNG E., 2009, Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales : "penser de l'intérieur" les phénomènes de mobilité, in DUREAU et HILY, *Les Mondes de La Mobilité*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 25-38.
- MA MUNG E., 1999, La dispersion comme ressource, *Cultures & Conflits*, [En ligne], n° 33-34, Disponible sur : <http://conflits.revues.org/225>.
- MAHLER S. J., 1995, *American Dreaming: Immigrant Life on the Margins*, Princeton, N.J: Princeton University Press, pp. 256.
- MALKIN V., 2004, "We Go to Get Ahead" gender and Status in Two Mexican Migrant Communities". *Latin American Perspectives*, N° 138, pp. 75-99.
- MARTÍNEZ CASAS R., 2007, *Vivir invisibles : la resignificación cultural entre los otomíes urbanos de Guadalajara*, México : D.F. : CIESAS, pp. 292.
- MERCKLE P., 2011, *Sociologie des réseaux sociaux*. Paris, La Découverte, pp. 128.
- OEHMICHEN C., 2005, *Identidad, género y relaciones interétnicas : Mazahuas en la Ciudad de México*. México, D.F., Universidad Nacional Autónoma de México, pp. 443.
- PASSEL J. S, PEW HISPANIC CENTER, 2006, The Size and Characteristics of the Unauthorized Migrant Population in the U.S. Estimates Based on the March 2005 Current Population Survey, [en ligne], Disponible sur <http://pewhispanic.org/files/reports/61.pdf>.
- PERRAUDIN A., 2013, « Chilangos » et « campesinos ». La migration internationale des Indiens depuis les villes mexicaines, *Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques*, N° 6, 2013, [en ligne], Disponible sur http://www.revue-rita.com/index.php?option=com_content&view=article&id=157&Itemid=392
- PERRAUDIN A., 2014, Les *Mariás* à Mexico. Une analyse des formes précaires de commerce au prisme des mobilités, du genre et de l'ethnicité, *Tiers Monde*, N° 217, janvier-mars, pp. 131-146.
- PIAN A., 2009, *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au*

Maroc. Paris, La Dispute, pp. 237.

PORTES A., 1999, La mondialisation par Le bas, *Actes de La Recherche En Sciences Sociales*, vol. 129, N° 1, pp. 15-25.

PORTES A., 2005, Convergencias teóricas y evidencias empíricas en el estudio del transnacionalismo de los inmigrantes. *Migración y Desarrollo*, [en ligne], Disponible sur : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=66000401>

RICCIO B., 2001, From “Ethnic Group” to “Transnational Community”? Senegalese Migrants’ Ambivalent Experiences and Multiple Trajectories, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 27, N° 4, pp. 583-599.

RIVERA SANCHEZ L., 2010, La formación y dinámica del circuito migratorio Mixteca-Nueva York-Mixteca : los trayectos internos e internacionales. *Norteamérica*, [en ligne], Disponible sur : <http://www.revistas.unam.mx/index.php/nam/article/view/15745>.

ROULLEAU-BERGER L., 2010, *Migrer au féminin*. Paris, Presses Universitaires de France, pp. 192.

SAINSAULIEU I., SALZBRUNN M., AMIOTTE-SUCHET L. (eds.), 2010, *Faire communauté en société : dynamique des appartenances collectives*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 248.

SCHILLER N. G., 2015, Explanatory Frameworks in Transnational Migration Studies: The Missing Multi-Scalar Global Perspective, *Ethnic and Racial Studies*, vol. 38, N° 13, pp. 2275-2282.

SCHILLER N. G., SIMSEK-ÇAĞLAR A. (eds.), 2011, *Locating migration: rescaling cities and migrants*. N.Y., Ithaca, pp. 279.

SENNETT R., 2006, *La culture du nouveau capitalisme*. Paris, Albin Michel, pp. 158.

SIMON G., 2006, « Migrations, la spatialisation du regard », *Revue européenne des migrations internationales*, 22, 2, pp. 9-21.

SMITH M., GUARNIZO L., 1998, *Transnationalism from below*. New Brunswick, N.J., Transaction Publishers, pp. 315.

SMITH R.C., 2006, *Mexican New York : transnational lives of new immigrants*, Berkeley: University of California Press, 385 p.

SMITH M., 1999, Reflexiones sobre migración, el Estado y la construcción, durabilidad y novedad de la vida transnacional, In Mummert, Gail (ed.), *Fronteras Fragmentadas*, El Colegio de Michoacán/Centro de Investigación y Desarrollo de Michoacán, pp. 5-85

STEPHEN L., 2007, *Transborder lives : indigenous Oaxacans in Mexico, California, and Oregon*, Durham: Duke University Press, pp. 375.

TARRIUS, A., 2001, « Au-delà des États-nations : des sociétés de migrants », *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 17, N° 2, pp. 37-61.

TARRIUS A., MISSAOUI L., 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes : mobilités, identités, territoires*. La Tour d’Aigues, France, Ed. de l’Aube, pp. 265.

TIMERA M., 2009, Aventuriers ou orphelins de la migration internationale. Nouveaux et anciens migrants « subsahariens » au Maroc », *Politique africaine*, vol. 3 N° 115, pp. 175-195.

WALDINGER R., FITZGERALD D., 2004, Transnationalism in Question, *American Journal of Sociology*, vol. 109, N° 5, pp. 1177-1195.

ZHOU M., 2007, Revisiting Ethnic Entrepreneurship: Convergencies, Controversies, and Conceptual Advancements. In Alejandro PORTES, Josh DEWIND, (eds.), *Rethinking Migration: New Theoretical and Empirical Perspectives*, New York, Berghahn Books, pp. 219-255.

ZÚÑIGA V., HERNÁNDEZ-LEÓN R., 2005, *New Destinations: Mexican Immigration in the United States*. New York: Russell Sage Foundation, pp. 318.

Notes

1 Lors du dernier recensement, en 2010, environ un Mexicain sur dix s’est identifié comme indien. La catégorie désigne les descendants des peuples préhispaniques.

2 La communauté indienne a toutefois fait l’objet de vigoureux débats dans l’anthropologie mexicaine [Lisbona, 2005].

3 18 entretiens ont été réalisés avec des migrants aux États-Unis ou des migrants de retour à Mexico, en majorité des hommes (11), surreprésentés dans la migration internationale des Santiaguenses.

4 Dans l'ensemble des États-Unis, la progression est de 43 % ; en 2010, 16,3 % de la population est d'origine latino-américaine.

5 Par exemple, d'après l'étude menée sur Ticuani, un village de l'État de Puebla, à la fin des années 1990, 41 % des habitants originaires de la localité vivaient à New York, 48 % à Ticuani, et 11 % seulement dans d'autres villes du Mexique ou des États-Unis (Smith, 2006 : 61).

6 La présence latino-américaine à Wausau est restreinte mais en forte croissance (+ 300 % entre 2000 et 2010) : en 2010, 1 149 Latinos étaient recensés, soit 2,9 % de la population, mais ils n'étaient que 398 dix ans auparavant (U.S. Census Bureau, 2000 et 2010).

7 Le Wisconsin comptait en 2004 entre 100 000 et 150 000 sans-papiers ; entre 40 et 60 % de la population latino-américaine y était en situation irrégulière (Passel et Pew Hispanic Center, 2006 : 13).

8 D'après le *Directorio de Organizaciones*, consulté en ligne le 10 juillet 2008 : <http://www.ime.gob.mx/DirectorioOrganizaciones/busqueda.aspx>.

Pour citer cet article

Référence électronique

Anna Perraudin, « Garder ses distances. (Dés)activation des réseaux communautaires et territoires migratoires, entre Mexique et États-Unis », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2017-2 | 2017, mis en ligne le 30 novembre 2017, consulté le 30 novembre 2017. URL : <http://eps.revues.org/7196>

Auteur

Anna Perraudin

Chargée de recherche CNRS

Laboratoire "Cités, Territoires, Environnement et Sociétés" / UMR 7324 CITERES

anna.perraudin@gmail.com

Droits d'auteur



Espace Populations Sociétés est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.